[TrafiK]*

Henri Devier dirige le Melkior Théâtre à Bergerac. Il est aussi le fondateur de La Gare Mondiale, un lieu de partage d'expériences, de création, d'exploration de nouvelles formes artistiques, souvent audacieuses et risquées, à la croisée des disciplines et des sensibilités. Son action en faveur du public scolaire est une constante de son activité.

TrafiK existe maintenant depuis trois ans. Il s'agit d'un événement un peu marginal qui vise à faire découvrir des formes innovantes et expérimentales, de théâtre, de danse, de cirque. Quelle était à l'origine votre motivation ?

Au départ TrafiK est né à l'issue d'une réflexion initiée par l'Onda (office national de diffusion artistique) : Comment prendre en compte les créations des "compagnies émergentes" ? Comment mettre en place sur le territoire national des événements capables de "signaler" ce qui était en train d'advenir mais qui ne bénéficiait pas encore d'une visibilité suffisante ? Cette intention a bien sûr évolué, elle se veut aujourd'hui "indisciplinaire", hétérogène et quelque peu aléatoire. TrafiK cherche surtout à établir un contact entre le public et les équipes artistiques, à définir une nouvelle "valeur d'usage" au sein de ce qu'on appelle le spectacle vivant.

Les lycéens prennent une part active dans le déroulement de ce festival. Quel est au juste leur rôle ?

Je dirais plutôt les adolescents, bien sûr les lycées sont un élément indispensable à cette dynamique, mais ce que nous cherchons c'est prolonger ce qui échappe aux contours bien définis et rejoint cet élan vital qu'est pour moi la création contemporaine. C'est presque un prolongement de ma propre adolescence, une forme de clin d'œil à ce que fut pour moi le Festival Sigma où j'ai pu découvrir à la fin des années 70, à l'âge de 16 ou 17 ans, les créations de Jan Fabre, Forman, Yan Descortes, le chien mexicain, Hauser Orkater, etc. Le sentiment que l'on pouvait enfin échapper à Rostand, Cyrano de Bergerac ou Mounet-Sully. En ce qui concerne le rôle des "lycéens", il est transversal : il s'étend de la confection des éléments de communication (affiche, programme de salle), à l'accueil et l'accompagnement des compagnies, en passant par la mise en place de reportages tout au long du festival.

Vous êtes engagé depuis longtemps dans des actions de théâtre éducation. Que retenez-vous de ces expériences partagées avec les jeunes ?

Je n'aime pas beaucoup le terme "théâtre-éducation" même s'il m'arrive de l'employer : je m'attache plus à établir une relation qu'à transmettre un savoir. Je partage avec des groupes de lycéens des préoccupations de plateau. L'idée est de découvrir avec eux des auteurs contemporains sur lesquels j'ai envie de travailler (Heiner Müller, Rodrigo Garcia, etc.) ou qui correspondent à une actualité (Angelica Lidell, par exemple). Ce qui me frappe le plus avec eux c'est leur désir de se confronter, d'aller puiser des réponses concrètes aux questions qu'ils se posent et surtout de déborder au sens premier du terme, d'aller chercher ce qui n'est pas prévisible.

Comment s'est élaborée l'édition 2012 de TrafiK. Quels en sont les points forts ?

Assez simplement : soit le spectacle apporte une réponse, soit il crée une question. *Nour* du Gdra prolonge le travail que nous menons sur les quartiers, il propose une fiction là où précisément la Cie Onstap (dernière édition de TrafiK) ne faisait que témoigner. *Jerk*, lui, perturbe le jeu, pousse une limite et franchit un tabou. Dans *Qui sommes je ?*, Ludor Citrik bouscule l'ontologie du clown, part à la conquête de son humanité. Carole Vergne, elle, chorégraphie son propre corps dans *Y'a trop de bruit pour que je puisse t'aimer*. Il n'y a pas de point fort mais un agencement de formes hétérogènes qui trace des lignes pour construire une dynamique qui n'apparaîtra qu'au fil des propositions...

Henri Devier

L'Agence culturelle a apporté son soutien sur deux spectacles en 2012. Qu'attendez-vous de ce nouveau partenariat ?

Nous accompagner dans la prise de risque... c'est déjà beaucoup et c'est sûrement l'aspect le plus important. Nous devons accueillir certains projets choisis pour ainsi dire "au feeling". D'autres, au contraire, sont le fruit d'une affirmation dont nous savons qu'elle pose une difficulté mais qu'il nous semble nécessaire d'assumer.

TrafiK

du 20 au 31 mars 2012 - Bergerac

Spectacle soutenu
Y'a trop de bruit pour que je puisse t'aimer
Collectif aaO (danse et vidéo)
Jeudi 22 mars
Auditorium de Bergerac

Spectacle soutenu : ***Jerk***
Compagnie Gisèle Vienne (danse et marionnettes)
Mardi 27 mars
La Gare Mondiale à Bergerac

Renseignements et programme détaillé
www.melkiortheatrelagaremondiale.com / 05 53 57 90 77

Les coups de cœur de Trafik

BERGERAC Des spectacles novateurs, un aperçu d'une création contemporaine vivante et proche du public. Cirque, danse, théâtre et marionnettes pour adultes sont au programme du festival qui se déroulera sur deux semaines, du mardi 20 mars au mardi 3 avril

CHANTAL GIBERT
c.gibert@sudouest.fr

Trafik. Un nom qui interpelle. En trois éditions, ce festival organisé à Bergerac par la Gare mondiale en partenariat avec le centre culturel, a su imposer sa spécificité. Faire découvrir la création contemporaine.

Une création bien vivante, proche des spectateurs. « Notre objectif est de maintenir le lien avec le public, en particulier les jeunes et les quartiers », souligne Henri Devier, artiste associé à la Gare mondiale et metteur en scène du Melkior Théâtre. Lors de la dernière édition, en novembre 2010, 1 200 entrées avaient été comptabilisées.

Cette année, un pas de plus a été franchi. Pour la première fois, le festival durera quinze jours, du mardi 20 mars au mardi 3 avril. Et, comme d'habitude, il présentera une diversité de formes. Cirque, théâtre, danse et marionnettes. Et plusieurs spectacles viennent tout juste d'être créés.

Le retour de « Nour »

Le programme a été bâti à partir de coups de cœur. « J'ai adoré "Nour". C'est un spectacle d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une fiction réalisée à partir de témoignages authentiques », poursuit Henri Devier. Le Groupe de recherche artistique (GdRA), qui a créé le spectacle en 2010 à l'Agora, a travaillé à partir de récits d'habitants de Boulazac.

Il raconte l'histoire d'une jeune fille d'origine maghrébine, Nour, qui se lance dans une carrière de danseuse hip-hop malgré l'opposition de son père. Acrobatie, danse, jeu, chant, récit et images vidéo brossent un portrait flamboyant.

« Nour », qui sera joué mardi 20 mars au centre culturel, sera suivi, le lendemain matin, d'une performance de Sébastien Barrier, un des membres du GdRA. Avec son ciré jaune et une boîte de sardines sur la tête, il racontera sur le marché les aventures de Ronan Tablantec. Imbattable côté tchatche.

Clown et grand guignol

« Il y a longtemps que je voulais rencontrer Ludor Citrik, ajoute Henri Devier. Voilà qui est fait. Clown, lauréat des jeunes Talents Cirque en 2002, donnera deux spectacles à Trafik. Drôles, inattendus. Il commencera par poser la question : « Qui sommes je ? » en interrogeant le public et en construisant son personnage à partir des réponses. Il conviera ensuite à entrer dans son « pire cauchemar », une farce inspirée du grand guignol où il s'amuse à faire peur avec trois complices.

« Jerk ». Jonathan Capdevielle raconte une histoire de serial killer avec des marionnettes en peluche. PHOTO ALAIN MONOT

« Jerk, » c'est tout autre chose. Un spectacle de marionnettes pour adultes qui traite de la violence du monde. Conçu par Gisèle Vienne, il est inspiré d'une nouvelle de Dennis Cooper, relatant des meurtres commis par un serial killer. L'acteur Jonathan Capdevielle, seul en scène, manipule les marionnettes sur ses genoux et fait progresser le récit. Saisissant, mais déconseillé aux moins de 18 ans. « Il y a trop de bruit pour que je puisse t'aimer » fera découvrir une danse très physique, un solo de Carole Vergne, de la compagnie Am Angegebenen Ort (aaO).

Le festival se terminera avec « Hamlet ou l'éloge du play-back », une relecture humoristique de la pièce de Shakespeare. Vraiment en play black, avec bruitages à l'appui.

Le programme du festival

MARDI 20 MARS. À 20 h 45 au centre culturel, « Nour », du GdRA. Tarifs : de 6 à 23 euros.

MERCREDI 21. À partir de 10 h 30 sur le marché, « Ronan Tablantec », par Sébastien Barrier. Gratuit.

JEUDI 22. À 20 h 45 à l'auditorium, espace François-Mitterrand, « Il y a trop de bruit pour que je puisse t'aimer », par le collectif aaO. Tarifs : de 6 à 15 euros.

SAMEDI 24 MARS. À 20 h 45 à l'auditorium, « Qui sommes je ? », de Ludor Citrik. Tarifs : de 6 à 18 euros.

MARDI 27. À 20 h 45, à la Gare mondiale, « Jerk », avec Jonathan Capdevielle. Tarifs : de 6 à 15 euros.

JEUDI 29, VENDREDI 30 ET SAMEDI 31. À 20 h 45 à la Gare mondiale, « Mon pire cauchemar, épisode 3 », par Ludor Citrik et consort. Tarifs : de 6 à 18 euros.

MARDI 3 AVRIL. À 20 h 45 à l'auditorium, « Hamlet ou l'éloge du playback », par le collectif Yves Igor. Tarifs : de 6 à 18 euros.

Pour compléter ce programme, deux expositions sont prévues. La Nouvelle Galerie invite la plasticienne Judith Avenel au centre Jules-Ferry jusqu'à vendredi 30 mars et le centre culturel accueille les créations plastiques du collectif aaO jusqu'au mardi 3 avril.

PRATIQUE. Un abonnement est mis en place au tarif de 30 euros, pour cinq spectacles (tous sauf « Jerk »). Pour les spectacles à la Gare mondiale, mieux vaut réserver, la jauge est limitée. Renseignements et réservations au 05 53 53 71 51 ou au 05 53 57 71 68.

QUOI DE NEUF ?

Trafik fait rire le parvis de l'église

C'est assez rare, une foule réunie sur le parvis de l'église, même pour le marché du mercredi. Mais hier matin, dans le cadre du festival Trafik (lire « Sud Ouest » de vendredi), le comédien finistérien Ronan Tablantec a attisé la curiosité avec un spectacle (plus ou moins) improvisé, drôle et décalé – prenant à partie les passants et brossant en creux un portrait de la ville acerbe. Il était accompagné par des élèves du lycée La Brie, aidés par l'équipe de Canal pourpre pour apprendre à filmer, et par une équipe de documentaristes de Paris.

Hier au marché, le comédien interpellait les passants PHOTO T.F.

« Montrer des choses contemporaines »

CULTURE Depuis mercredi, la troisième édition du festival Trafik fait le plein de spectateurs

VENDREDI 23 MARS 2012
WWW.SUDOUEST.FR

Henri Devier, créateur de la Gare mondiale. PHOTO ARCHIVES É.D. / « SO »

Depuis mercredi, Bergerac vit au rythme de Trafik. C'est la troisième édition de cette manifestation qui s'ouvre sur tous les genres artistiques et implique, notamment, les lycéens.

Hier soir, « Y'a trop de bruit pour que je puisse t'aimer » a quasiment fait le plein de l'Auditorium, et la venue du clown Ludor Citrik, ce week-end, est très attendue avec une création (« Qui sommes-je ? ») qui répond aux promesses de l'auteur de « Mon pire cauchemar », à voir aussi le week-end prochain. La semaine sera aussi marquée par « Jerk », un spectacle déconseillé aux moins de 18 ans.

La Gare mondiale redeviendra alors le centre du festival. Le lieu d'où Henri Devier, directeur du Melkior Théâtre, a lancé la manifestation il y a trois ans. « Ça a démarré très fort avec 120 personnes au vernissage de Judith Avenel. » La suite a été à la hauteur : les provocations de Ronan Tablantek ont rassemblé 150 personnes sur le marché, mercredi. Et 270 spectateurs, de toutes origines sociales, ont vu « Nour ».

Lycéens impliqués

« Notre but est de faire découvrir aux lycéens, mais aussi à un large public, des choses originales, contemporaines », explique Henri Devier. 110 jeunes se sont impliqués en créant les affiches, les slogans et les logos. Et en investissant trois lieux différents, avec le soutien de l'association la Nouvelle Galerie, cette édition de Trafik s'inscrit bien dans la démarche culturelle locale. « Tous les spectacles sont comiques, reprend Henri Devier. Le parti pris est de rire de nos pires cauchemars, comme le dit si bien Ludor Citrik. »

P. P.

Lire aussi en pages 24 et 25.

Dans la fange du pulsionnel

Depuis ses débuts, **Cédric Paga** flirte avec les limites. Avec *Qui sommes-je ?*, il emmène son clown Ludor Citrik dans l'exploration du terreau pulsionnel qui régit le vivre ensemble.

Au début des années 2000, le public assistait, médusé, à la naissance d'un étrange personnage : un clown bien peu convenable, coiffé d'une perruque en lambeaux, émettant à l'envi borborygmes ou besoin viscéralement pressant de câlins. Où qu'il trimballe sa voix fluette d'enfant dans un corps massif d'adulte *(Je ne suis pas un numéro, Mignon palace, La Nudité du ragoût...)*, le pouvoir de fascination exercé par Ludor Citrik est toujours intact. Son exploration des limites de la bienséance est infinie, toujours portée par la célébration des pulsions les plus organiques, dans un trouble va-et-vient entre obscénités et résurgences infantiles, déclenchant au passage les foudres de quelques confrères au nez rouge : *« Alors que je prenais un énorme plaisir, je me suis fait attaquer, parce que j'emmenais le clown à des drôles d'endroits. Ces gens-là m'ont rendu service, car ils m'ont permis de passer d'une intuition à une pensée : pourquoi faire ce métier, pourquoi avoir envie de s'exprimer à cet endroit-là ? »* Avec *Qui sommes-je ?* Cédric Paga attaque de front ces questionnements essentiels. Quelles sont ces pulsions qui nous gouvernent, se dissolvent-elles au contact de l'autorité ? Peuvent-elles ressurgir sur le plateau d'un théâtre ? Au fil des recherches, le fantasme un peu insensé de retourner *« à l'aube de l'être »* prend peu à peu corps : *« Je fais de la pédagogie depuis quinze ans et mon étonnement reste intact : pourquoi vois-je sans cesse des personnes handicapées de la joie, pourquoi nos corps sont-ils si orthonormés ? Nous sommes des mutants aliénés par la dictature du convenable. Mais comment en sommes-nous arrivés à atrophier à ce point nos sens, au prétexte de permettre le vivre ensemble ? »*

Le spectacle parle d'un homme qui met en scène son propre clown.

Un deuil de l'intelligence

La lente gestation passe par une tentative d'exploration du *« proto soi »* : *« En neurobiologie, il s'agit du premier soi : celui qui ressent, et non celui qui connaît. Je voulais savoir ce qu'il adviendrait si je me baladais dans ce monde pulsionnel. J'ai compris assez vite que j'étais trop malin pour mon clown. Je connais déjà trop de choses pour lui, il est beaucoup plus brut. J'arrivais parfois avec des beaux textes spirituels que je n'arrivais pas à dire une fois en scène. Le discours tue la praxis ; Ludor est un deuil de l'intelligence. »* Avec son comparse Côme Delain, il entame alors un drôle de marathon ; nourrie de lectures sur la neurobiologie ou la sociologie, mâtinée d'études de travaux sur des enfants sauvages, la quête est d'une étonnante radicalité : *« Nous avons œuvré laborieusement : pour expérimenter les schèmes du développement, ceux de l'apprentissage, du stade du miroir, nous avons eu recours à une tentative de retour à l'amnésie infantile, les expériences de la prime enfance sous hypnose... »*

Au sein de l'atelier de recherches

Les Surnuméraires, il s'entoure d'artistes pour mener des expériences hors normes : *« Par exemple, l'exercice de l'ange : tu vis ta vie chez toi et quelqu'un te suit pendant vingt-quatre heures. Cela induit un questionnement sur ce que le regard de l'autre nous incite – ou nous empêche – de faire. »*

Les premières ébauches publiques prennent des formes hybrides : la présentation d'un clown nouveau-né, quasi nu et dénué de langage, devant un public qui doit l'éduquer.

Qui sommes-je?
Photo : Sileks.

« Nous avons notamment présenté ce travail à l'Entre Sort de Furies, en avril 2011. Je ne sais pas ce qu'y ont vu les spectateurs… Je n'avais aucun mot, tout ce que j'apprenais venait du public. Il émanait de ces expériences quelque chose de très sauvage ! »
En marge des résidences, des notes de l'expérience sont consciencieusement consignées sur un blog consacré [1]. Ainsi, le 29 avril 2011 : *« Des questions me taraudent : comment faire naître de soi des idées sur un terrain vierge ? Comment faire émerger la culture ou plutôt comment générer sa propre culture pour pouvoir en jouer. Où es-tu, Ludor, le batifoleur ? »*
En juillet 2011, Paola Rizza rejoint l'équipe pour apporter son regard à la mise en scène du spectacle. Un deuxième personnage émerge alors naturellement sur le plateau. Occupant jusqu'alors le rôle d'accompagnateur des expériences – tour à tour *« veilleur »*, *« observateur »*, *« éducateur »* – Côme Delain ressuscite l'image du clown blanc. D'une pâleur désincarnée, il campe l'archétype de l'autorité s'érigeant en face de Ludor. A sa démarche robotique, se heurtent les pulsions primales du clown – scatologie, faim, soif, violence, sexualité infantile –, dans un lent processus de domestication, d'identification des tabous sociétaux à leur intériorisation. Furtivement, surgissent tous les personnages contenus en Ludor : vieux clown décrépi, chien sauvage, mère castratrice… Tout comme le grand miroir qui constitue l'élément pivot de la scénographie, Côme permet à Ludor de se définir en lui posant des limites, tantôt repère bienveillant, tantôt inquisiteur, l'aidant à se réfléchir autant qu'il l'emprisonne.

« Je n'hésite pas, au début, à aller vers le très mauvais… La fleur naît de la fange. » (Cédric Paga)

Apprendre à goûter le mauvais

« Sans l'autorité en face, le clown n'existerait pas, commente Paola Rizza. *Le spectacle parle d'un homme qui met en scène son propre clown, qui interroge la place du blanc comme celle de la pulsion clownesque, le principe de l'écriture autant que les codes du théâtre. Qu'est-ce qui pousse l'artiste à continuer à faire du spectacle ? »* Quelle est la nature de la relation qui le lie au public prédateur, cette *« brochette de personnes assises les jambes et les bras croisés »*, qui peut céder à la coupable facilité d'applaudir sur commande, avant de se laisser aller à la jubilation un peu masochiste de se faire malmener sur son siège par l'animal Ludor tenu en laisse ?
Ce sont sans doute des bribes de cette libération par procuration que vient chercher le spectateur. Quelques saynètes s'impriment telles des persistances psychiques : cette toise utilisée comme un harnais pour contraindre Ludor ; la confusion entre les couches du bébé et celles du vieux clown impotent, qui souffre d'un *« goût de petit vomi dans la bouche »* ; la tragique violence faite au clown qui voit son nez rouge arraché sur le plateau, ou l'image troublante de l'homme-enfant qui allaite son doudou transactionnel…
Qui sommes-je ? n'amène pas de réponses, mais jette à coup sûr des questions en pâture au public, ravi de pouvoir ouvrir la boîte de Pandore avec Ludor. *« Trop réprimé, le monde pulsionnel peut se manifester dans les extrêmes, comme le meurtre ou le viol ; il ne s'agit pas pour moi de renier le contrat social ni de critiquer l'aliénation de la civilisation, mais d'apprendre à reconnaître et à goûter l'entre-deux. » « Archéologie du devenir », « fête de la coercition »…* L'oxymore sied à Cédric Paga : *« J'essaie de remettre du fin dans du gros ou l'inverse. Le clown donne plus qu'il ne reçoit. Cette chose déversée est parfois irregardable. Je suis outrancier à certains endroits, l'écueil de la vulgarité n'est jamais loin… C'est aussi un art de la chute, il faut parfois accepter de tomber pour trouver. Dans les phases de recherche, je n'hésite pas à aller vers le très mauvais, dans le jeu comme ailleurs : à l'Hostellerie de Pontempeyrat, nous avons par exemple organisé une séance de dégustation de plats que nous n'aimions pas, pour apprendre à se délecter de cette sensation. C'est finalement ce que l'on pense du mauvais qui nous empêche d'en faire quelque chose. Or, la fleur naît dans la fange… »*

Julie Bordenave

1. A lire : le blog http://ludorcitrik.over-blog.com

Qui sommes-je ? Archéologie du devenir, le 24 mars à Bergerac ; le 13 avril au Prato, Lille ; le 12 mai aux Abattoirs, Riom ; du 7 au 9 juin au festival Furies, Châlons-en-Champagne ; les 10 et 11 août à Thonon les Bains.
www.ay-roop.com